

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie	Pierre Bataille.
Echos artistiques	L. M.
Nos Théâtres	X.
Notre Album: Les Ephémères	Gh. Grandmougin.
Par ci, par là	Maurice P.
Neiges d'Antan (poésie).....	F. de Rocher.
Le Traître	Eugène Fourrier.
Trio de Quatrains	Gabriel Monavon.
Cirque Rancy. — Casino. — Scala-Bouffes.	
Bibliographie: Suzette.....	A. Trocon.
Bulletin financier	

CAUSERIE

C'est demain le premier avril !

Il doit être permis — ce me semble — à un chroniqueur, de devancer de vingt-quatre heures l'actualité, alors que tant d'autres fois il est obligé de la saisir par les cheveux, au moment où elle va lui échapper.

Avril nous ramène invariablement les feuilles et les poissons !

Les feuilles sont toujours agréables à voir, même pour ceux qui ont contracté la douce habitude de les regarder à l'envers.

Il en est autrement des poissons : en dépit des trésors de patience et de résignation amassés dans nos cœurs, nous n'aimons pas à être mystifiés, et une mystification — fût-elle annuelle — a toujours le don de nous horripiler.

Il est vrai que l'arrivée à date fixe du poisson d'avril lui enlève une partie de ses avantages : un bon averti en vaut deux.

Dès le matin de ce jour néfaste, nous sommes prudemment sur nos gardes et s'il plaît à un mystificateur quelconque de nous aborder, nous sommes prêts à répondre à ses fallacieuses avances :

— Ah ça, mon cher, est-ce que vous me prenez pour un imbécile ?

Cette profession de foi, impérativement énoncée, suffit à éloigner de vous toutes les embûches et le mystificateur n'a plus qu'à se dire à part lui :

— Voilà un gaillard à qui on ne peut pas la faire.... il la connaît dans les coins !

L'origine du poisson d'avril est quelque peu nébuleuse : il est évident que le jour où — pour la première fois — deux hommes se sont rencontrés dans la vallée de larmes et de misères que nous habitons, l'un d'eux a dû chercher à abuser de la candeur de l'autre.

La coutume — au commencement du quatrième mois de l'année — de faire croire à quelqu'un une fausse nouvelle ou de lui faire faire des démarches inutiles remonte — nous dit-on — à Jésus-Christ qui, le jour de sa Passion, indignement bafoué, fut ironiquement renvoyé de Caïphe à Pilate et *vice-versa*.

Après avoir joui — pendant dix-huit siècles — d'une incontestable faveur, il ne faut pas nous étonner de voir cette coutume tomber peu à peu en désuétude.

Depuis une trentaine d'années, le premier avril a cessé d'être un jour de terreur pour certains boutiquiers que le populaire s'escrimait de son mieux à faire « poser » et qui ne pouvaient suffire à répondre aux demandes saugrenues qui leur étaient adressées.

La *Moutarde d'escadron*, produit imaginaire de l'épicerie, est allée rejoindre le *Régliasse de cadavre* et l'*Huile d'Henri cinq*, spécialités non moins chimériques de la pharmacie : de même, les marchands d'ustensiles pour la fabrique ne sont plus exposés à voir arriver chez eux — par douzaines — les apprentis tisseurs venant obstinément leur réclamer la *pierre à aiguiser les marches* ou le *peigne à démêler les arcades*.

Rassurez-vous pourtant, si le poisson d'avril tend à disparaître, la bêtise humaine

n'abdique pas, pour cela, ses droits : nous vivons à une époque biscornue où, tout en affectant de ne plus croire à rien, on « gobe » tout, avec une excessive facilité.

Le poisson a été remplacé par le canard.

D'invention moderne, le canard a — sur son aquatique prédécesseur — l'immense avantage d'évoluer toute l'année.

Du premier janvier à la Saint-Sylvestre inclusivement, il est accueilli, fêté, choyé par les grands journaux qui le servent à leurs nombreux lecteurs sous toutes les formes possibles et imaginables.

Le Canard — qu'on peut définir ainsi : un oiseau qui chante *faux* — paraît s'être inspiré surtout du Protée antique passé maître — on le sait — en l'art des transformations.

Nous avons le canard politique, le canard littéraire, le canard scientifique, le canard électoral, le canard décadent et combien d'autres, dont l'énumération serait fastidieuse.

Le dernier né, le canard passionnel, soumet — tout particulièrement — notre crédulité à une rude épreuve : sous le couvert « d'histoire passionnelles » on nous sert à toute heure — comme le bouillon au restaurant — des contes à dormir debout.

Entre tant de canards, il est difficile — je l'avoue — de s'y reconnaître et c'est faire preuve d'une perspicacité rare que de les découvrir tous — à première vue — sous leur plumage d'emprunt.

Par suite de quelle mystérieuse genèse le volatile — excellent aux petits pois et justement apprécié des gourmets — a-t-il donné son nom à cet autre volatile aux ailes fantastiques qui prend son vol dans un simple fait-divers pour faire le tour de la presse et quelquefois — aidé par elle — le tour du monde ?

Hanneton enragé, crocodile sentimental,

homme sauvage, serpent de mer, pourvu qu'il frappe notre imagination, qu'il réponde à notre désir de surnaturel, à notre soif d'inconnu, il est à peu près assuré de fournir une belle carrière.

Le canard a été inventé par un membre de l'Académie de Bruxelles — un académicien, excusez du peu! — dont le nom mérite de passer à la postérité: il s'appela Cornélissen.

J'incline à croire que cet académicien était doublé d'un parfait fumiste.

Mis en veine d'imaginations ridicules par les journaux auxquels il était abonné, et voulant leur donner une leçon, Cornélissen fit raconter par l'un d'eux, l'expérience suivante, bien propre à démontrer l'étonnante voracité du canard.

Je parle de l'animal.

On avait réuni vingt canards, et l'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec, ses pattes et servi aux dix-neuf autres qui l'engloutirent gloutonnement.

L'un de ces derniers — à son tour — servit de pâture aux dix-huit survivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui — dans un temps déterminé fort court — se trouvait avoir dévoré ses dix-neuf camarades.

L'auteur de ce récit extravagant ne dit pas si — après avoir avalé ses dix-neuf confrères — ce prodigieux canard avait engraisé: je me plais à le supposer.

Il va sans dire que cette histoire, répétée par tous les journaux, fit rapidement le tour de l'Europe; puis on l'oublia, comme on oublie toute chose.

Mais un jour la nouvelle de cette « curieuse expérience » nous revint d'Amérique, flanquée d'un procès-verbal d'autopsie du dernier des vingt canards chez qui on avait constaté de graves lésions de l'œsophage!

On rit de l'histoire du *Canard* et le mot resta chez nous.

Il y a des canards qui ont la vie dure: le grand serpent de mer — qui troubla jadis la quiétude proverbiale des abonnés du *Constitutionnel* — reparait encore à des intervalles inégaux, mais il n'émeut plus, il laisse froid les amateurs les plus forcenés du merveilleux.

Si je ne craignais pas de le rendre à son élément préféré, je dirais volontiers que c'est un serpent à la mer.

Dans les moments d'accalmie politique, les jours — bien rares, hélas! — où il n'y a pas de Président de la République à élire, de ministres à renverser, de candidatures à combattre ou à soutenir, la consommation de « canards » que font les quotidiens est vraiment prodigieuse.

En ouvrant ce matin un journal sérieux — j'appelle un journal sérieux celui qui se vend quinze centimes; j'estime qu'il doit être trois fois plus sérieux que ses confrères à cinq centimes, sans cela, où serait — je vous le demande — la raison de le payer deux sous de plus? En ouvrant, dis-je, un journal sérieux, mes yeux sont tombés sur un superbe canard auquel je m'empresse de couper les ailes.

Le dit journal prévient charitablement ses lecteurs que la nature de leurs occupations amène à voyager souvent en wagon, du danger qu'ils courent.

Déraillements, rencontres, tamponnements, misère que tout cela, en comparaison d'un autre danger constant, permanent, d'autant plus redoutable que l'on ne paraît pas s'en douter.

Quoi donc?

Le microbe, l'éternel microbe! Cet animal là, s'est fourré dans les wagons. De grands savants en ont découvert des colonies, sournoisement cachées dans les compartiments de 1^{re}, de 2^e et même de 3^e classe.

Voulez-vous des chiffres?

« *Horresco referens.* »

16,500 par centimètre carré en 1^{re} classe.

33,875 en deuxième.

78,800 en troisième.

De ces chiffres il résulte évidemment que le microbe est économe, c'est là son moindre défaut: malgré les agréments des premières, il voyage de préférence en troisième classe.

J'offre un flot de rubans — laissé pour compte au dernier Concours hippique — à celui qui me donnera les noms des grands savants ci-dessus mentionnés.

Essayez de multiplier le chiffre de 78,800 par le nombre de centimètres carrés que mesure un compartiment de troisième classe et vous m'en direz des nouvelles: pour qu'un pareil canard ne fasse pas baisser des trois quarts les recettes du P.-L.-M., il faudra que les voyageurs y mettent réellement de la bonne volonté.

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

M. Coquelin aîné a quitté Paris pour se rendre à Marseille où il donne en ce moment des représentations avec M^{lle} Favart et M. Segond, de l'Odéon.

M. Henri Meilhac a complètement terminé *Grosse Fortune*, la comédie en quatre actes qu'il destine au Théâtre-Français.

La *Passion*, de M. Haraucourt, qui a été représentée l'année dernière sur la scène de notre Grand-Théâtre, sera jouée à Paris, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le jeudi 11 avril en matinée, et vendredi 12 le soir.

Nous avons publié la liste des membres du jury, appelés à juger les œuvres du Salon Lyonnais de 1895.

Voici la composition des Bureaux:

Président d'honneur, M. Appian père. — Président général du jury, M. Beauverrie. — Secrétaires pour la peinture, MM. Tollet et Bauer.

M. Lesot devant voter séparément, il a été nommé quatre vice-présidents, soit un par section: Section de peinture, M. Perrachon. — Section de sculpture, M. Pagny. — Section de gravure, M. Miciol. — Section d'architecture, M. Pascalon. — Secrétaire pour la section de sculpture, M. Aubert. — Secrétaire pour la section d'architecture, M. Rogniat.

Directions théâtrales.

M. Gravière, directeur, à Bordeaux, depuis neuf années, a été admis pour un nouveau terme de trois ans.

A Nantes, M. Jahyer, présentement secrétaire à l'Opéra-Comique, succède au directeur Castex.

Un premier rôle de Verviers, M. Carrière, devient directeur à Cherbourg.

Sont renommés: M. Olive Lafon, à Nice; M. Gaugiran à Amiens.

Le directeur du Théâtre-Royal de Liège pour 1895-1896 sera M. Lenoir, ex-directeur du même théâtre.

La nomination de M. Lafon, comme directeur de l'Opéra de Nice est confirmée.

La subvention que la ville de Nice accorde à sa première scène s'élève, avec l'augmentation de 15,000 francs qui vient d'être votée, à 135,000 francs.

Les vieux Maîtres:

Haydée, l'opéra d'Auber, un type du genre, a été joué cet hiver, à Oran, Bayonne, Namur, Saïgon, Marseille et, je crois, Besançon.

Fait rare. A Lille, la contralto, M^{lle} d'Ajax, a chanté *Sélina de l'Africaine*. Ce même rôle a été tenu à Anvers, par M^{lle} Duvivier, également contralto, en 1878-79.

Il a été fait usage à Munich, lors de la solennelle reprise des *Noces de Figaro*, de Mozart, du superbe mobilier Louis XV, délaissé par feu le roi de Bavière, le trop chagrin protecteur des Arts et de Richard Wagner.

Ce mobilier ornait le boudoir de la comtesse Almaviva.

Pas de chance les artistes de la Nouvelle-Orléans. Après trois mois d'exploitation le directeur les a laissés en plan. Les délaissés continuent en société.

On annonce le Krach de l'Opéra-Hollandais à Amsterdam, avec un gros déficit, et celui de l'Opéra Français, à Moscou.

Ce dernier a piteusement succombé à l'âge de six représentations seulement.

Le vrai motif de la déconfiture — dit le *Méphisto* d'Anvers — déconfiture qui met une perte de cent mille francs à l'actif du directeur Krosch — réside exclusivement dans les appointements fantastiques promis par lui à ses pensionnaires.

Voici, en effet, ce que ces derniers devaient toucher pour une campagne de six semaines :

M. Devoyod	par soirée	6.000 f.
M ^{me} Merguillier	pour la saison	18.000
M ^{me} Verheyden	—	7.000
M ^{me} Vachot	—	5.700
M. Maréchal	—	8.000
M. Scaremberg	—	8.000
M. Merly	—	4.000
M. Bourgeois	—	7.000
M. Bonhivers	—	3.500

Le tout, sans compter les frais de voyage aller et retour en première classe, restitués aux artistes.

Voici les changements qui viennent d'être apportés au cahier des charges du théâtre d'Avignon.

Le Conseil municipal s'est arrêté au chiffre de 35.000 francs pour la subvention; le cautionnement est fixé à 10.000 francs et les excursions seront absolument interdites. La Ville payant le droit des pauvres, c'est donc une subvention de 40.000 francs, qui est accordée pour la prochaine saison théâtrale.

On a affranchi aussi le cahier des charges des trois ou quatre représentations, qui, chaque mois, portaient, durant huit jours, tort à l'entreprise. Obligatoirement le directeur ne devra sa troupe que pour une seule soirée durant toute la saison, celle au profit des pauvres.

Les représentations à moitié prix sont fixées à une seule par semaine, à part la matinée du dimanche.

Dans son exploitation de comédie et drame à Limoges, M. Rochette a essuyé des pertes, résultat fâcheux de la saison rigoureuse. En dédommagement la ville a majoré de 6 000 fr. la subvention qu'elle avait accordée à ce directeur pour un mois d'opéra-comique, en saison de Pâques.

Béziers donnera l'hiver prochain 40.000 fr. de subvention en argent. Le grand opéra sera facultatif.

L. M.

NOS THEATRES

GRAND-THEATRE

L'Attaque du Moulin, dont l'interprétation est hors de pair avec des artistes comme MM. Affre, Delyoye, M^{mes} Fierons et Marcy, pour ne parler que des principaux, continue à attirer un nombreux public au Grand-Théâtre.

L'orchestre, les chœurs, les ensembles, la figuration, tout marche à souhait et c'est maintenant surtout qu'on peut se rendre compte de l'œuvre de Bruneau, saluée à son aurore de cette prophétie d'Emile Zola :

« Je vois un drame plus directement humain, non pas dans le vague des mythologies du Nord, mais éclatant entre nous, pauvres hommes, dans la réalité de nos misères et de nos joies. Je n'en suis pas à demander l'opéra en redingote ou même en blouse. Non ! il me suffirait qu'au lieu de fantoches, au lieu d'abstractions descendues de la légende, on nous donnât des êtres vivants, s'égayant de nos gaietés, souffrant de nos souffrances. Et je voudrais encore que tout poème intéressant par lui-même, comme une histoire passionnante qu'on nous raconterait. On peut l'habiller de velours, si l'on veut ; mais qu'il y ait des hommes dedans, et que de toute l'œuvre sorte un cri profond d'humanité.

« Voilà le mot lâché. Je rêve que le drame lyrique soit humain, sans répudier ni la fantaisie, ni le caprice, ni le mystère. Toute notre race est là, je le répète, dans cette humanité frémissante, dont je voudrais que la musique traduisit les passions, les douleurs et les joies. Ah ! musiciens, si vous nous touchiez au cœur, à la source des larmes et du rire, le colosse Wagner lui-même pâlirait, sur le haut piédestal de ses symboles ! La vie, la vie partout, même dans l'infini du chant ! »

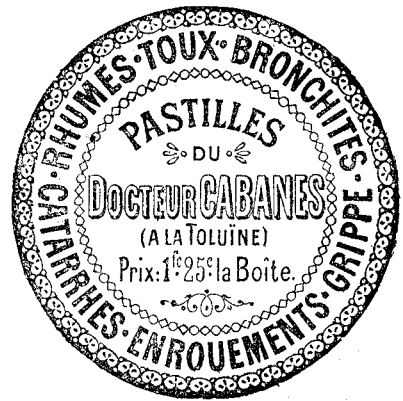
Sans aller aussi loin que M. Zola, sur la rénovation de l'opéra actuel par le drame lyrique, sujet lui-même à de nombreuses controverses, on peut supposer que la tentative faite par M. Bruneau aura une certaine influence sur les œuvres à venir.

Les impressions laissées par l'Attaque du Moulin peuvent être diverses, il n'en reste pas moins acquis que l'œuvre est originale et puissante, pleine de charme et de tendresse dans les scènes idylliques, de souffle et d'éclat dans les scènes passionnées et dramatiques.

THEATRE DES CELESTINS

Les représentations de la *Marraine de Charley* ont été très suivies et il est regrettable que, par suite du départ de M. Pougaud, la Direction se trouve déjà dans l'obligation d'en suspendre le cours.

La comédie anglaise de M. Brandon-Thomas n'est pas, comme beaucoup d'autres pièces d'importation étrangère signées par les Ibsen, les Strindberg, les Bjornson, un prétexte à thèses philosophiques ou s-



Qui, je suis guéri, je ne tousserai plus jamais, et je tiens par reconnaissance à faire connaître mon secret. C'est grâce aux Pastilles du D^r CABANES que ma toux a disparu. C'est grâce aux Pastilles du D^r CABANES que vous n'aurez plus ni Rhumes, ni Gripes, ni Catarrhes, ni Bronchites.

Dépôt Ph^{ie} DERBECQ, 24, Rue de Charonne, Paris
ET TOUTES PHARMACIES. Envoi franco contre timbres.

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOITE COMPLÈTE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

Optique - Photographie

Appareils - Plaques - Papier

Longues-vues - Jumelles - Electricité

Instruments d'Arpentage

Thermomètres - Baromètres, etc.

RABAIS IMPORTANT
sur toutes les Marchandises

LUNETTES véritable cristal de roche monture extra 6 fr.

7, Quai Saint-Antoine, 7

V. VERMOREL, à Villefranche
(RHÔNE)

MATÉRIEL DE GREFFAGE
VIGNES AMÉRICAINES — RAPHIA
SERPETTES ET GREFFOIRS
(« Marque Künde »)

PAL INJECTEUR « EXCELSIOR »
Reconnu comme le mieux construit
ALAMBICS A BASCULE

POUR LA
Distillation des Marcs et des Fruits
VENTE AVEC GARANTIE
Ecrire à V. VERMOREL, à Villefranche
(RHÔNE)

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, Rue Confort, LYON

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

A L'IDÉAL
CORSETS SUR MESURE

EN TOUS GENRES

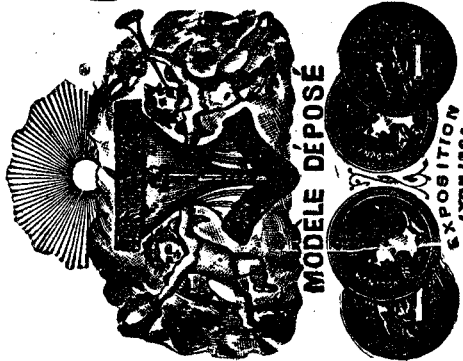
M^{me} DUMONT & C^{ie}

89, Avenue de Saxe, 89

MAGASINS ET ATELIERS

2, Rue Bossuet, 2

LYON



ciales, édulcorant d'une action plus ou moins dramatique la solution vraie ou fautive d'un problème quelconque, non, la *Marraine de Charley* est une joyeuse farce, une grosse bouffonnerie qui, dans son adaptation à la scène française par M. Ordonneau, a gardé un cachet exotique tout particulier.

Cette charge d'étudiants est, d'ailleurs, très rondement menée par les artistes des Célestins.

A côté de M. Pougaud, qui a créé à Paris le rôle de William et y met une gaieté et une verve tout à fait réjouissantes, MM. Fleury et Mercier, le premier dans le rôle d'un vieux colonel, le second dans celui d'un vieil avocat, font preuve de beaucoup d'entrain et de belle humeur.

L'ensemble est fort bien complété, disons-le, par MM. Laverne, Buire, Darcey, M^{mes} Daunerie, Réal, Duvergé et Dupré.

X.

NOTRE ALBUM

LES ÉPHÉMÈRES

*Confus comme un nuage et plus exquis à voir
Que les pollens de fleurs abandonnés aux brises,
Les moucheronnets légers et fins, aux ailes grises,
Valsent, au bas des prés, dans l'or poudreux du
[soir ;*

*Leur musique tenue aux douceurs inconnues
Dit leurs frémissements d'âmes où naît l'espoir,
Leurs amours délicats et subtils, leurs surprises
De surgir dans l'azur du fond d'un ruisseau
[noir ;*

*Toute âme de poète, ô frères éphémères
Jalouse en vous la vie aux dansantes chimères,
La vie inconsciente où rien n'est redouté ;*

*Vous ignorez la mort dont l'aile vous effleure,
Vos baisers d'un moment dans votre bal d'une
[heure*

Vous semblent l'infini dans une éternité.

Charles GRANDMOUGIN.

PAR CI, PAR LA !

Je ne connais rien de plus triste que la misère s'abattant sur les comédiens et de plus navrant que les pauvres artistes s'ingéniant le soir à amuser un public, quand le jour ils ont souffert toutes les douleurs de la pauvreté et quelquefois même de la faim.

Un groupe d'artistes et de gens de cœur surtout, parmi lesquels je vois avec plaisir figurer le nom de M^{me} Delphine Murat, notre ancien premier rôle de drame,

a écrit à Séverine une lettre poignante, et prie de signaler à la charité publique un malheureux comédien qui se meurt, dans une mansarde, à Marseille.

Séverine, dans un plaidoyer énergique, a soumis à ses lecteurs et à l'Association des artistes dramatiques le cas de ce malheureux.

Ortel, c'est son nom, a joué pendant de longues années, et non sans succès, au Gymnase à Marseille, et y ayant gagné quelques économies, voulut grossir plus rapidement son pécule. Pour cela, il crut bien faire en organisant une troupe, dont il fut l'impresario, et qu'il promena de ville en ville.

Mais l'illusion, qui agit toujours sur la nature du comédien, se dissipât bien vite et la petite troupe qui n'avait aucune étoile à sa tête pour attirer la foule, jouât devant les banquettes. Alors tout disparut dans le gouffre et, honnête jusqu'au bout, Ortel sacrifia quelques sous amassés si péniblement pour ne rien faire perdre à ses camarades et quand il licencia sa troupe, tout le monde était payé.

Lui seul était ruiné !

Le coup était trop rude, et il ne rentra à Marseille que pour s'aliter. Le délire s'empara de cette frêle écorce et dans des rêves affreux, il se levait et s'emportait contre des fantômes.

Sa femme, jeune première au théâtre d'Avignon, quitta son emploi, résilia son engagement pour venir soigner son mari, dont la vieille mère commençait à avoir peur.

Le mal empirant, il fallut se résoudre et celui qui avait été Ruy-Blas, le marquis de Presles ou Latude, fut emporté comme un colis à l'asile Saint-Pierre.

C'est alors que commença pour les deux femmes une horrible existence. Hier, c'étaient les costumes, les partitions, les robes, qu'on portait au Mont-de-Piété ; aujourd'hui, les quelques bijoux faux qui servaient au théâtre ; et demain, le linge de corps et les choses les plus indispensables, si toutefois il en reste encore !

Tous ces riens, qui formaient le gain-pain de la malheureuse et du pauvre fou, y passèrent un à un ; et les deux femmes ne pleuraient plus tant elles avaient du chagrin, quand on leur ramena guéri l'infortuné Ortel.

La raison était revenue, c'est vrai ; mais une plaie plus horrible que toutes celles qu'on aurait pu supposer, s'était substituée à la première. Ce comédien, pour qui le verbe était l'outil ; qui avec l'acharnement que donne la faim et la force que donne la misère, serait remonté sur les planches ; aurait accepté les « pannes »

les plus infimes, aurait mis toute son âme à faire rire ou pleurer pour donner du pain à sa vieille mère et à sa femme, était, — songez-y tous bien gravement — atteint d'une paralysie de la langue.

Et bien, cette histoire est d'hier, les personnages en sont vivants encore et attendent dans leur taudis qu'on leur donne la main ou que la mort les prenne.

Que les artistes, dont le cœur est si bon et que l'on voit toujours en tête quand il s'agit de faire le bien, n'oublent pas leur camarade Ortel et que, par un généreux sentiment, ils apportent un peu de soulagement à sa grande misère.

Quelle que soit l'importance de l'obole, elle sera toujours d'un grand poids dans cette misère. Qu'ils l'adressent sans tarder à Séverine, qui a pris la pauvre victime sous sa noble protection et s'est chargée de faire parvenir toutes les souscriptions.

Maurice P***.

NEIGES D'ANTAN

Pour Jean Noble.

*Lorsque j'étais gamin comme toi, j'avais fait
Le rêve ensorceleur d'être un jour capitaine ;
Je me voyais, soldat à figure hautaine.
Sur un grand cheval qui piaffait.*

*Les généraux passaient, m'appelant : camarade !
Moi je les saluais et ne me troublais point.
Je conduisais, casqué, botté, le sabre au poing,
Mon régiment à la parade.*

*J'étais, selon mon rêve, un cuirassier très grand,
Un dragon, un hussard, chevauchant par les rues,
Devant le clair regard des femmes accourues
Pour me voir, nouveau conquérant.*

*Et pour m'habituer à ma gloire future,
Je brandissais un sabre en bois, avec aplomb ;
Parfois, pour commander à des soldats de plomb,
J'avais un balai pour monture.*

*J'avais ton âge alors. Je me disais : « Un jour,
J'aurai des galons d'or cousus le long des man-
[ches. »*

*Et sur mon képi de lycéen, les dimanches,
Je jetais un regard d'amour.*

*Qui sait ? Ce rêve altier n'allait pas à ma taille ;
Dans mon cœur j'ai senti passer d'autres fris-
[sons.*

*Et depuis, sans faiblir, aux sonnets, aux chan-
J'ai livré la grande bataille. [sons,*

*Si quelquefois, je suis, jusque vers les faubourgs ;
Les régiments, dont le bruit des clairons m'effare,
Je préfère aux accents cuivrés de la fanfare
Les vieux rondels des troubadours..*

*Oui, mon rêve était beau ; mais, bien qu'en
[proie au doute*

*Et malgré les sanglots qui me brisent encor,
Je suis heureux, moi, le poète aux rimes d'or,
Qui chante au soleil, sur la route.*

Mars 1895.

Fernand de ROCHER.

LE TRAITRE

Neuf heures du soir sonnèrent, tous les employés quittèrent le bureau : M. Jarrau, le receveur des postes de X..., resta seul. Il s'assura que tout était en ordre, que les registres étaient tenus à jour ; il vérifia la caisse, puis il ouvrit la boîte et en retira les dernières lettres, qu'il classa après avoir oblitéré les timbres. Une d'elles, adressée au maire de Coblenz, mal cachetée sans doute, s'ouvrit et laissa échapper une seconde enveloppe sur laquelle le receveur lut :

« A Monsieur le Directeur du bureau des renseignements, à Berlin. »

Il demeura stupéfait.

Cette lettre, à n'en pas douter, émanait d'un espion. X..., ville manufacturière, peu éloignée de la frontière, possédait une garnison importante, des forts de récente construction ; une expérience de mobilisation partielle allait avoir lieu : nos voisins avaient intérêt à se renseigner.

Le receveur resta perplexe ; ces deux lignes d'écriture l'hypnotisaient. Jusqu'à présent, sa vie s'était écoulée monotone et paisible, et la simple lecture d'une adresse venait bouleverser toute cette tranquillité. M. Jarrau offrait le type de l'honnête homme dans toute l'acception du mot ; fonctionnaire dévoué, d'une probité scrupuleuse, toute sa ligne de conduite se résumait en trois mots : accomplir son devoir. C'était un de ces agents modestes dont fourmille l'administration des postes, héros obscurs qui ne transigent jamais avec leur conscience. Il comptait trente-quatre ans de loyaux services et allait bientôt prendre sa retraite ; depuis quinze ans qu'il gérait la recette de X..., il avait acquis l'estime de tous.

Quelle conduite devait-il tenir ? Il était bien embarrassé. Il se trouvait placé entre deux devoirs : d'un côté, le secret professionnel ; de l'autre, l'intérêt de la patrie. Son honneur de fonctionnaire lui défendait de violer le secret d'une correspondance : une lettre, c'est sacré ! En violer le contenu, c'est commettre un abus de confiance, une lâcheté, et le digne receveur n'avait pas la plus petite indiscretion à se reprocher dans tout le cours de sa longue carrière. Il aimait son pays, il était aussi bon Français que zélé fonctionnaire. Il avait été soldat, avait même conquis les galons de sergent-major ; pouvait-il laisser un espion trahir les secrets de la défense nationale sans aviser l'autorité, et puisque le hasard l'avait mis à même de s'en apercevoir, devait-il se taire ?

Pour un honnête homme comme le receveur de X..., cette situation était horrible ; sa nature droite était à la torture. Il prit sa tête entre ses mains et il réfléchit longuement ; il discuta les arguments pour et contre, un à un ; à la fin, fatigué, il rentra chez lui.

Sa femme, inquiète, l'attendait.

— Tu rentres bien tard, dit-elle.

Elle remarqua son air préoccupé.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle ; il t'est arrivé quelque chose.

— Non, non, rien, dit-il.

— Est-ce la conduite de Charles qui te cause des soucis ?

Plus d'Essences ! Plus de Benzines ! Plus d'Odeurs désagréables !

L'ORÉODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'ORÉODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences ; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*oréodoxa*, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'ORÉODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon : 1 fr. 25 ; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général : Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

Tous les MAUX DE DENTS

sont guéris à l'instant par le

BOL d'ARMENIE du Dr Marmont **75**

Dépôt dans toutes PHARMACIES, HERBORISTERIES, etc. le flacon.

DÉPOT GÉNÉRAL : 9, Rue Belfort, LYON



GRATIS

Tout lecteur du PASSE-TEMPS et PARTERRE qui enverra cette annonce détachée ou la bande du journal avec une photographie à M. DUGARDIN, artiste peintre, 9, boulevard Rochechouart, Paris, recevra UN SUPERBE PORTRAIT PEINT A L'HUILE. Joindre 1 fr. 50 pour frais de port et d'emballage. La photographie n'est pas rendue. Toute correspondance concernant cette PRIME doit être adressée directement à M. Dugardin. Prière d'indiquer très lisiblement son nom et son adresse.

Demandez
partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

Elixir et Poudre Dentifrices MEYER

L'ELIXIR, antiseptique, astringent, tonique et fortifiant, sans contredit le plus efficace et n'ayant rien d'analogue avec les produits similaires, assure la *conservation des dents*. Il évite toute souffrance et assainit la gorge et la bouche.

LA POUDRE blanchit les dents et neutralise l'action acide de la salive.

A LYON : Pharmacie **Rey**, place des Cordeliers ; Parfumerie **Franchiset**, 62, rue de la République et dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries.

Dépôt Général : **Meyer**, dentiste, à Villefranche (Rhône).

VIN TONIQUE GARDE

au Glycérophosphate, Kola, Coca, Quinquina, Ecorces d'Oranges amères, etc.

Le plus puissant, le plus agréable des reconstituants. Anémie, Phtisie, Rachitisme, Convalescence, Surmenage intellectuel, etc. Remplace l'huile de Foie de Morue.

Le flacon : 4 fr. 50

Dépôt : Pharmacie, Grande-Rue de la Guillotière, 143.



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES : M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI :

Cinquante centimes pour Deux mois

PRIME MUSICALE GRATUITE

Nous sommes heureux d'annoncer que, pour faire connaître ses œuvres à notre clientèle, la maison d'édition A. Danvers, de Paris, vient de consentir, par traité, à offrir gratuitement, à tous nos lecteurs, une magnifique prime musicale. D'une valeur de 40 francs environ à prix marqués, cette belle collection se compose de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) très bien édités et dus à nos meilleurs compositeurs (Leybach, Verdi, Schmall, Ketterer, Guérout, Luigini, de Ménil, etc.

Pour recevoir franco à domicile cette jolie prime, il suffit à nos lecteurs d'adresser à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris, cette annonce découpée avec la somme de 1 fr. 50 pour le port, l'emballage et tous frais.

Pour toutes réclamations sur le service de la poste ou erreurs quelconques au sujet de cette prime, écrire directement à la maison A. Danvers.

C'était son fils, employé stagiaire dans son bureau.

— Hier, il est encore rentré très tard, reprit M^{me} Jarrau.

— Il s'amuse, c'est de son âge.

— Il passe ses nuits dehors et je crains pour sa santé.

— Il faut que jeunesse se passe, dit M. Jarrau.

— Alors, quel est le sujet de ton inquiétude ?

Affaire de service, dit le receveur.

La bonne dame n'en demanda pas davantage ; elle savait que lorsqu'il s'agissait de service, son mari demeurait impénétrable.

Le receveur se coucha, mais il ne put fermer l'œil ; toute la nuit, il songea à ce qu'il devait faire. Le matin, il avait pris un parti.

Le patriotisme l'avait emporté.

Sans en parler à personne, il s'empara de la lettre, prit le premier train qui conduisait au chef-lieu et se rendit chez le préfet, auquel il demanda une audience.

Il expliqua le sujet de sa visite.

Le préfet le rassura et le complimenta. En vertu de l'article 10 du Code pénal, il remit au receveur une réquisition lui intimant l'ordre de lui livrer la lettre suspecte. Le préfet en fit sauter l'enveloppe et voici ce qu'il lut, écrit d'une écriture contrefaite :

Monsieur,

Je m'offre à vous renseigner sur tout ce qui peut vous intéresser au point de vue militaire, principalement sur ce qui concerne les manœuvres et l'expérience de mobilisation qui va avoir lieu dans la région. Je suis à même, par ma position, de vous donner copie de toutes les pièces importantes sans avoir rien à craindre, ma position me mettant à l'abri de tout soupçon.

Dans le cas où vous accepteriez mes services, veuillez me faire connaître vos conditions.

Répondez-moi poste restante, aux initiales K. L.

— Le misérable ! s'écria le receveur, ce n'est pas un espion, c'est un traître, un Français qui offre de vendre son pays !

Le préfet relut attentivement la lettre.

— Ce ne peut-être qu'un militaire, dit-il ; sans doute quelque sous-officier endetté, tenté par l'appât du gain.

Rempportez la lettre et expédiez-la. Je vais télégraphier à l'intérieur pour demander un agent de la sûreté qui se rendra à X... et qui se mettra à votre disposition. Lorsque l'individu se présentera au bureau pour retirer la réponse, l'agent lui mettra la main au collet.

Les derniers scrupules du receveur s'étaient évanouis ; du moment qu'il s'agissait d'un traître, il n'avait rien à se reprocher.

Il se conforma aux instructions du préfet. Un agent de la sûreté arriva le lendemain ; il recommanda au receveur la plus grande discrétion. Trois jours après, une lettre datée de Berlin, adressée aux initiales K. L., arrivait au bureau.

L'agent s'installa dans la salle d'attente s'assit près d'une table et feignant de rédiger des dépêches, il observa les allées et venues du public.

Personne ne vint réclamer la lettre. Le

soir, quand les employés furent sortis, l'agent vint trouver le receveur.

— J'ai surveillé la distribution des lettres poste restante, dit M. Jarrau, la lettre est toujours là.

Il ouvrit un placard ; tout à coup il pâlit, la lettre avait disparu !

Il n'en croyait pas ses yeux.

— C'est à en perdre la tête ! murmurait-il, je n'ai pas quitté le bureau.

— Cela prouve tout simplement, dit l'agent, que le traître fait partie de votre personnel.

— De mon personnel ? bégaya le receveur, ce n'est pas possible ! Tous mes employés sont d'honnêtes gens dont je répondrais.

— Aucune personne étrangère ne pénétre ici ? demanda l'agent.

— Aucune. C'est défendu et j'y veille scrupuleusement. Les employés seuls et les facteurs ont accès dans cette pièce.

— C'est parmi eux qu'il faut chercher. Vous n'avez aucun soupçon ?

— Aucun. Tous mes employés sont dévoués, consciencieux et ne m'ont jamais donné de sujets de plainte ; j'en ai neuf en comptant mon fils. Quant aux facteurs, je les connais ; ce sont de braves gens, des pères de famille incapables de commettre une infamie. Il n'y en a qu'un que je ne connais pas encore, un nouvel arrivé qui vient de quitter le service.

— Tout est à recommencer, dit l'agent ; surveillez et interceptez la réponse. Sur-tout, pas un mot à personne.

Le receveur rentra chez lui, consterné ; cette pensée qu'un traître vivait à son côté le plongeait dans une profonde tristesse. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'il avait des rapports avec un pareil gredin.

Le lendemain, après neuf heures, l'agent de la sûreté revint. Le receveur ouvrit la boîte ; une lettre de même écriture que la précédente, à destination de Coblenz, s'y trouvait.

— Remettez la moi, dit l'agent ; j'ai plein pouvoir du ministre de l'Intérieur, je vais l'ouvrir en votre présence.

Il humecta la partie gommée de l'enveloppe qui céda ; elle renfermait un autre pli qui eut le même sort.

L'agent lut :

Monsieur,

J'accepte vos conditions. Je vous enverrai copie des documents qui me passeront par les mains ainsi que toutes les dépêches chiffrées. Veuillez m'adresser les cinq cents francs en billets de banque.

Toujours aux initiales K. L.

— Ce n'est pas un facteur, dit l'agent ; c'est un employé.

— Un employé ! gémit douloureusement le receveur.

— Nous le tenons, dit l'agent ; quand la réponse arrivera, ouvrez l'œil. Soyez prudent, n'oubliez pas que la moindre faute éveillerait les soupçons. Tout serait perdu.

— Je veillerai, dit le receveur ; le métier ne me plaît guère : je surmonterai mes répugnances en songeant qu'il y va de l'intérêt de la patrie.

— Je ne serai pas loin, reprit l'agent ; deux gendarmes se tiendront dans la rue. Il ne nous échappera pas, cette fois.

M. Jarrau avait avisé confidentiellement ses supérieurs hiérarchiques de ce qui s'était passé. Il avait reçu un blâme sévère avec menace de révocation. Ce reproche, le premier qu'il recevait, l'avait fort affecté, bien qu'il eût sa conscience pour lui.

Il avait perdu l'appétit et le sommeil. Dans son bureau, il allait, venait, inquiet; il examinait les employés les uns après les autres, aucun d'eux n'avait une figure de traître. Ils vauquaient à leurs occupations, gais et contents, émettant de temps en temps une plaisanterie. L'un d'eux, pourtant, était le dernier des monstres. Alors le receveur s'attendrissait sur sa famille; quelle nouvelle pour les parents! quel déshonneur pour le nom!

Enfin, la réponse arriva. Le receveur maîtrisa son trouble, plaça la lettre avec les autres d'un air indifférent, puis s'assit à son bureau et, feignant d'additionner des chiffres, surveilla. La matinée se passa sans incident. A midi, le receveur sortit le dernier du bureau; il rentra le premier; pour plus de sûreté, pendant son absence, il avait mis la clé du placard dans sa poche.

A une heure, il reprit son poste d'observation; quatre heures, cinq heures sonnèrent, rien; six heures, la nuit était arrivée, on alluma le gaz. Quelques voyageurs de commerce étaient venus retirer leur correspondance, mais la terrible lettre était toujours là. Le receveur était fatigué, ses yeux papillotaient; il craignait d'avoir éveillé les soupçons du misérable.

Sept heures, huit heures sonnèrent; son angoisse augmenta. Neuf heures moins le quart, et rien encore!

Soudain, le receveur sentit sa poitrine se serrer et son cœur battre à tout rompre. Il pensa être le jouet d'une hallucination: son fils s'était approché du placard.

Le jeune employé jeta un regard circulaire autour de lui, ouvrit le casier, prit la lettre qu'il glissa rapidement dans la poche de son veston.

La foudre serait tombée aux pieds du receveur qu'il n'aurait pas été plus surpris: un nuage de sang passa devant ses yeux, une sueur froide inonda son corps, il crut qu'il allait mourir. Affaîssé dans son fauteuil de cuir, il demeura anéanti.

L'heure de la fermeture était arrivée, les employés se retirèrent les uns après les autres. Le receveur se leva, chancelant; au moment où son fils, resté le dernier, allait franchir la porte, il le saisit par le bras.

— La lettre!... la lettre!... bégaya-t-il d'une voix rauque. C'était pour toi?

Le jeune homme pâlit.

— Quelle lettre? demanda-t-il.

— La lettre de Berlin! ne nie pas, je t'ai vu la prendre.

— Ce sont des photographies que...

— Tu mens! lâche, tu veux trahir ton pays.

— Vous... vous avez... violé!

— Une seule fois et pour apprendre que mon fils est un traître! Après toute une vie de probité et de dévouement, voilà ma récompense! Ah! je ne méritais pas cela!

Il étouffait.

— L'autorité est prévenue, les gendarmes vont arriver.

— Je suis perdu! s'écria le fils en se jetant à ses genoux. Vous n'avez pas fait cela!

— J'ai fait mon devoir!

— Pardon! Ayez pitié de moi! J'ai perdu la tête, j'ai joué, j'ai fait des dettes. Je n'ai pas osé vous demander de l'argent, pardonnez-moi, mon père!

— Des dettes! J'aurais fait l'impossible pour les payer; j'aurais mendié! Tout, plutôt que cette ignominie!

— Pardonnez-moi!

— Jamais! Est-ce que l'on pardonne à un traître!

— Mon père! mon père! supplia le jeune homme qui se releva.

— Je ne suis pas père, je n'ai plus de fils. Voici l'agent de la sûreté, il faut que je livre le coupable!

L'agent entra suivi de deux gendarmes.

— Vous le connaissez. Où est-il? demanda-t-il.

Le receveur voulut parler; sa langue subitement frappée de paralysie resta inerte; il ne put articuler aucun son. Il joignit les mains et il tomba comme une masse, foudroyé!

Eugène FOURRIER.

TRIO DE QUATRAINS

LE POÈME DE LA FEMME

*Harmonie et beauté, la femme est un poème,
Qui du monde en sa grâce est l'abrégé suprême;
Car la terre n'a rien, ni l'onde, ni l'azur,
Qu'on ne retrouve en elle et plus doux et plus* [pur!...

LE PRESTIGE DES VERS

*D'un vers harmonieux que la magie est grande!
Dans notre âme, un écho répond à son appel,
Car un souffle idéal le soulève et le scande,
Et l'on sent qu'il respire et qu'il est immortel!...*

LE PRINTEMPS DE LA PENSÉE

*Pareil au frais printemps qu'avril riant ramène,
Il en est un plus beau, plus doux, plus riche en* [fleurs;
*Et c'est toi qui le fait éclore au fond des cœurs.
Poésie! ô printemps de la pensée humaine!*

Gabriel MONAVON.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un peu leste, mais d'une si spirituelle philosophie:

Un missionnaire est invité à dîner chez un châtelain, raconte le *Diable boiteux*.

La maîtresse de maison apparaît en cor-



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gercures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

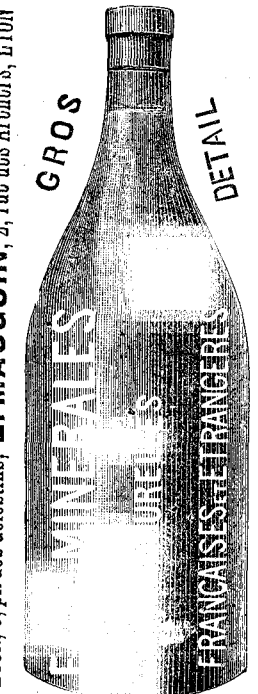
Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

PRIX DE LA BOUTEILLE: 0 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL:

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

Rue Confort, 12, LYON



LYON, 5, pl. des Célestins, E. MAUGUIN, 2, rue des Archers, LYON
GROS
DETAIL
FRANCAISES-ET-LYONNAISES
Concessionnaire de la Source CACHAT. DIEVIAN-LES-FAIRS

Fabrique de Fleurs et de Couronnes Mortuaires

JULES GREL

Grande Rue de la Guillotière, 8-10

SPECIALITÉ

DE COURONNES, PALMES & LYRES

CONCOURS, FÊTES, ETC.

4 MÉDAILLES D'OR

EXPOSITION DE LYON, 1894

HORS CONCOURS - Membre du Jury

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

CHEVELURE

Abondante

Soyeuse, brillante et ondoyante

PAR LE MERVEILLEUX

PÉTROLE HAHN

qui arrête la chute, détruit les pellicules et régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré. — Le flacon : 4 fr.

Chez tous les PHARMACIENS, PARFUMEURS et COIFFEURS

Dépôt spécial. BRIAUEt & Co, rue Bât-d'Argent, 4, Lyon
Gros F. VIBERT, avenue des Ponts, 47, Lyon

MÉTHODE KNEIPP

DITE « MA CURE D'EAU »

Nouveau Traitement rationnel des Maladies chroniques
PAR L'EAU ET L'HYGIÈNE NATURELLE
RENSEIGNEMENTS et PROSPECTUS
Franco 0.30 centimes

Institution KNEIPP de France

25, Quai de Bondy, LYON

Directeur : M. Emile BUREL

L'ECHO KNEIPP, revue bi-mensuelle,
SIX francs par an

AMEUBLEMENTS

Meubles de Style et Fantaisie
SIÈGES ET TENTURES
SPÉCIALITÉ DE BANQUES

V^{ve} PUPPIER

34-36, Rue du Bœuf, 34-36

LYON

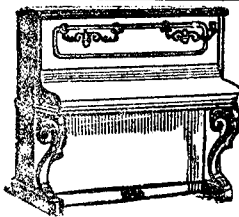
SUCCURSALE :

23, Quai de l'Archevêché et rue du Palais-de-Justice

PIANOS**HARMONIUMS**

VENTE & LOCATION

ECHANGES



RÉPARATIONS

MUSIQUE - VIOLONS

B. BOUDON

1, Cours Lafayette, 1

A L'ABELLE

M^{me} CL. LIGEROT

LYON - 20, Rue d'Algérie, 20 - LYON

SPÉCIALITÉ DE GANTS DE PEAU DE GRENOBLE

Tous les Gants sont essayés et garantis

GRAND CHOIX DE GANTS DE TISSUS ET GANTS POUR SOIRÉES
Mercerie - Bonneterie - Passementerie

sage décolleté, faisant valoir des charmes opulents ; le châtelain excuse cette toilette un peu mondaine pour les yeux d'un homme saint :

— Oh ! j'y suis habitué, répond tranquillement le missionnaire ; j'ai tant fréquenté les sauvages !

* *

A la sortie d'une messe de mariage, après les congratulations :

— C'est singulier, fait quelqu'un. Le mari ne dit pas un mot.

— Que voulez-vous ! fait un autre Les grandes douleurs sont muettes.

* *

Entre auteurs dramatiques.

— Eh bien ! où en es-tu de ton drame ?

— Au troisième acte ; je compte beaucoup sur un certain tableau qui représente l'intérieur d'un bureau de Mont-de-Piété.

— Oui, ce sera le clou de la pièce !

* *

Une femme colosse tire le rideau qui dérobaît ses charmes à la curiosité des amateurs ; révérence :

— Mesdames et messieurs, je pèse trois cent quarante. C'est de naissance. A l'âge de quatorze ans, j'étais déjà si grosse que j'étais obligée de coucher dans une chambre à deux lits.

La séance continue.

CIRQUE RANCY

Représentations tous les soirs à 8 h. 1/2. Les dimanches et jeudis matinées à 3 h.

Nombreuses attractions : Le Lawn-Tennis, par MM. Cronin-Vallo et Luciana, jongleurs équilibristes. La boule mystérieuse, par M. Lepère, etc., etc.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. — Dimanches et fêtes, matinée à 4 heures 1/2.

Le petit Alexandre, le petit Georges, Grinda ont effectué une rentrée triomphale. Grand succès des fantoches de John Hewelt.

SCALA-BOUFFES

Tous les soirs, à 8 heures. — Concert, Opérette, Vaudeville.

Les Noël duettistes, Boissier, comique amusant, Kanjarowa.

BIBLIOGRAPHIE

Suzette, par M^{me} Marie GRANGEON. — Chez MAME et fils, éditeurs, à Tours.

Suzette est un roman très simple, très moral et très ému. Faut-il l'avouer ? Je n'ai pas ouvert le livre de M^{me} Grangeon sans une pointe de défiance et de scepticisme. Je m'empresse de convenir que j'ai été déçu bien vite. M^{me} Grangeon n'est pas

bas-bleu le moins du monde, comme je le supposais malicieusement : c'est une vraie femme de lettres, et j'ai grand plaisir à le lui dire. Je constate d'ailleurs — et il n'y a dans cette assertion rien qui puisse étonner les esprits réfléchis — que c'est au moyen des procédés les plus simples qu'elle parvient à donner à sa prose la couleur, le pittoresque et l'émotion. Or, cela n'est vraiment point banal, à notre époque si fertile en productions bizarres et quintessenciées.

J'ajouterai qu'on ne peut guère arriver à la fin du volume sans verser quelques larmes attendries, et que M^{me} Grangeon, qui sent très vivement en vraie femme qu'elle est, possède, comme bien peu de ses confrères féminins, l'art de décrire et peindre. Et cela aussi ne me semble pas si vulgaire.

A. TROCCON.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 1982, du 30 mars 1895

CHRONIQUES : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Semaine scientifique*, par le docteur Servet de Bonnières. — *L'Austrichien de la Mi-Carême*, par Bras d'Igmar. — *Autour de la Vélocipédie*, par F. de Villemont. — *Le Sport*, par Archiduc.

Explication des gravures, Echecs, Récréations, Rébus, Revue comique, Bibliographie, Science amusante, etc.

En supplément : *Les Gamineries de Monsieur Triomphant*, roman de M. Ch. Moreau-Vauthier. — Illustrations de M. Balauriau.

Revue Financière Hebdomadaire

Il s'est produit aujourd'hui un peu de ralentissement dans l'activité des transactions, les positions sont prises en vue de la liquidation et il ne s'est engagé que peu d'affaires nouvelles.

Nos rentes ont été particulièrement calmes, le 3 0/0 clôture à 102 85 au lieu de 102 87, dernier cours d'hier, après 102 75 au plus bas ; le 3 1/2 0/0 à 108 n'a pas varié.

Le Crédit Foncier a repris de 3,75 à 906 25. Le Crédit Lyonnais ferme à 815.

La Société Générale cote 497 50, le Comptoir national d'Escompte 602 50.

La Banque de Paris s'inscrit à 757 50.

Le Suez a monté de 15 fr à 3.385.

Pas de changement notable sur nos chemins.

Les fonds étrangers n'ont donné lieu qu'à des affaires restreintes. L'Italien fait 89 27, l'Extérieure 78 1/16, le Turc 27, le Hongrois 102 11/16.

Le Russe 4 0/0 consolidé ferme à 102 85, le 3 1/2 0/0 1891 à 94 75 et le 3 1/2 0/0 1894 à 98 75.

Sur le marché en banque. Les Mines d'or ont été plutôt calmes. La Robinson finit à 231, la Langlaate à 127 50, la Monte-Rosa s'est avancée à 224 et 225.

Les Bons Gulf Lads se traitent à 31 et 32.

Les actions Grandes Fabriques de papier de Paris sont à 103 en hausse de 1 fr. sur les derniers cours cotés.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

ANTICOR VÉTAR

le plus pratique, le plus calmant, le plus énergique. — Se conserve indéfiniment et sous tous les climats. — P^{ie} JACQUET, Rue Vaubecour, 1, Lyon. — Franco par la poste, 1 franc. la feuille. SE TROUVE PARTOUT.

FR.